

LES
COUSINES DE LA COLONELLE.

À

W. 22

LES

COUSINES

DE LA

COLONELLE

PAR

Madame la Vicomtesse de Cœur-Brûlant.

TOME I.

8X1-3461



LISBONNE

Chez ANTONIO DA BOA-VISTA.

À



CHAPITRE I.

Une de ces pluies fines et glacées, comme décembre en tient souvent en réserve, tombait dru sur la cité.

Aussi les passants étaient rares dans la rue d'Assas. On entendait de l'intérieur des maisons le clapotis de l'eau, commençant à couler dans les ruisseaux, et le vent secouait toute cette tristesse atmosphérique de sa voix grondeuse et lugubre.

Dans le petit salon de madame Briquart, quatre personnes étaient réunies : elle d'abord, respectable veuve d'une colonel de ces beaux cuirassiers, destinés à devenir légendaires, laquelle dame portait aussi gaillardement ses soixante





6

ans qu'elle l'avait, dit-on, fait des culottes conjugales, le colonel n'ayant jamais su être brave qu'a la tête de son régiment. Ce n'est pas que madame Briquart eût l'air d'une virago; bien loin de là, c'était, au contraire, une frêle créature, à l'air doux et câlin, mais appartenant à la catégorie de celles, dans la prunelle de l'œil desquelles on lit une volonté calme et inébranlable.

Dans le sien on trouvait aussi l'alliage de l'indulgence, que donne aux intelligences supérieures l'expérience de la vie.

Près d'elle, Julia, une jeune cousine, feuilletait un album, et Florentine, la sœur de celle-ci, travaillait à une tapisserie.

Tout en écoutant la lecture d'un roman d'Octave Feuillet, fait par un monsieur d'une cinquantaine d'années, le cousin Georges, ainsi qu'on le désignait, ces trois personnes suivaient le cours de leurs pensées, empreintes, ce soir-là, d'un peu de mélancolie.

Une rafale plus forte vint presque ébranler la maison.



Madame Briquart se pelotonna, en frissonnant voluptueusement dans son fauteuil, envahie par une de ces sensations d'égoïste sensualisme, qui fait trouver plus doux le bien-être dont on jouit, lorsqu'il est mis en relief par une vive opposition extérieure.

Ce sentiment fut éprouvé par les hôtes de son salon, qui l'exprimèrent avec les nuances particulières à leurs caractères individuels.

Julia leva la tête et murmura :

— Quel horrible temps !

Florentine baissa la sienne sur son ouvrage, comme un lys qui flechit, [sous l'impulsion du vent, son calice parfumé.

Georges interrompit sa lecture, d'abord pour regarder plus attentivement Florentine, puis, pour dire avec un éclat de rire satisfait :

— Vrai, ma tante, il fait meilleur dans votre salon qu'au Rond-Point des Champs-Élysées, par exemple.

— En effet, répondit la vieille dame ; aussi je crois bien que nos amis nous délaisseront ce